



Chapitre de livre

2001

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

---

## La montagne : un objet géographique?

---

Debarbieux, Bernard

### How to cite

DEBARBIEUX, Bernard. La montagne : un objet géographique? In: Les montagnes : discours et enjeux géographiques. Paris : Sedes, 2001. (Dossiers des images eco monde)

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:3977>

## La montagne: un objet géographique ?

Bernard Debarbieux

in Y. VEYRET (dir.), 2001, *Les montagnes : discours et enjeux géographiques*, Paris, SEDES.

Dans le discours géographique, la montagne constitue assurément une pièce de choix. Une rapide exploration dans les bases bibliographiques suffit pour s'en convaincre: l'utilisation du terme est récurrente dans les titres et dans le contenu des publications; quand ce n'est pas le mot générique (montagne) et les qualificatifs (montagnard, montagnoux) qui l'accompagnent, ce sont les noms propres (Andes, Alpes, Carpathes, etc.) et les adjectifs correspondants (alpin, alpestre, pyrénéen, himalayen, etc.) qui abondent tantôt pour désigner des entités géographiques, tantôt pour indiquer le contexte d'une analyse, tantôt pour localiser un fait; quant à la cartographie, on sait que, depuis ses origines, elle fait la part belle aux représentations du relief, comme si elle voulait compenser par le dessin et ses divers artifices la nécessité qui est la sienne de s'en tenir aux deux dimensions du plan terrestre. La montagne est donc comme une présence, peut-être même une figure tutélaire, du discours géographique et cela depuis ses origines.

On pourrait chercher des explications à cet état de fait, et se demander si l'étrangeté des formes rocheuses et des glaciers, la dangerosité des volcans et des avalanches, l'ampleur des versants visibles du lointain, n'y sont pas pour quelque chose, comme une invitation à l'exploration par le regard, par la connaissance, voire par la pratique<sup>1</sup>. Se demander aussi si ces puissantes masses de roches qui ponctuent la surface de la terre, n'ont pas donné à penser aux géographes de tous temps qu'elles pouvaient être un signe, un symptôme, un révélateur de toute la mécanique terrestre et des façons que l'humanité a de composer avec elle. Autrement dit, se demander si l'étude des montagnes ne constituait pas la voie d'accès privilégiée à la connaissance du monde, un sésame de la connaissance géographique générale. On verra plus loin qu'il y a un peu de cela dans la longue histoire des approches et des connaissances géographiques des montagnes du monde, un peu de fascination, un peu d'imaginaire et quelques intuitions relatives à la capacité de la montagne à nous aider à penser l'espace et le temps. Et pour des géographes comme Jean Dresch, Elisée Reclus ou encore Franz Schrader, un indéniable bonheur à être en montagne et à conjuguer expériences sensibles et activité intellectuelle, quand les deux ne font pas qu'un dans l'écriture et dans l'illustration d'une œuvre comme celle d'Alexandre de Humboldt.

Si cette curiosité pour la montagne et les perspectives qu'elle ouvre sur la connaissance générale du monde peuvent apparaître comme des constantes du discours géographique, les formes que ce dernier a pu prendre à leur sujet ont considérablement varié dans le temps; et aujourd'hui encore, les innombrables travaux consacrés à ce type d'objet frappent par la diversité de leurs problématiques et de leurs contenus. C'est surtout de cette variété et de cette diversité qu'il sera question ici. Pour en rendre compte, nous procéderons en trois temps bien différenciés:

---

<sup>1</sup> Qu'on se rappelle que les premières explorations de la montagne recensées (de l'italien Pétrarque, au XIVe siècle, au suisse Gessner au début du XVIIe) sont le fait d'érudits et de savants qui se disent motivés par le souci de connaissance, de soi-même, de la nature ou des territoires.

- un temps d'histoire ou plus exactement de fragments historiques destinés à rendre compte de la diversité des approches géographiques et de l'influence des contextes dans lesquelles elles émergent;
- un temps de méthode, pour souligner au vu des fragments d'histoire présentés, les points sur lesquels achoppe de façon récurrente la connaissance géographique des montagnes;
- un temps d'explicitation des problématiques et des enjeux épistémologiques qui s'efforcera de différencier les grandes approches contemporaines qui font de la montagne un objet de la connaissance géographique. Il sera alors temps de se demander si la montagne est bel et bien un objet géographique, unitaire ou divers, et à quelles conditions.

## **1. Quelques moments d'histoire des représentations géographiques de la montagne**

On pourrait remonter très loin dans le temps si l'on voulait rendre compte des débuts du discours géographiques sur la montagne, jusqu'à Hérodote et Anaximandre au moins. Et on pourrait suivre ainsi sur plus de deux millénaires les constantes et les bifurcations de la pensée géographique à son sujet. Mais cette ambition déborderait ce qu'il est raisonnable d'imaginer pour un texte relativement bref et ce qu'il est souhaitable de retenir pour construire une réflexion sur les statuts actuels de la montagne en géographie.

On procèdera donc plutôt par fragments. On ne retiendra ici que quelques moments de la pensée géographique, ponctuant le dernier millénaire et surtout le dernier de ses quarts, en s'appuyant tantôt sur un corpus de textes apparentés, tantôt sur un texte précis, explicitement consacré à la montagne en général ou à une montagne particulière. A chaque fois, il s'agira de tenter de comprendre le projet dont il est porteur et le rôle que joue la notion de montagne dans la description ou l'argumentaire. Cette façon de faire conduira inévitablement à faire ressortir des particularités, celles qui tiennent aux objets décrits, celles qui tiennent aux auteurs et aux modèles d'interprétation et d'explication qu'ils mobilisent et celles qui tiennent aux contextes. Mais elle permettra aussi de constater que ces textes illustrent deux types de préoccupations récurrentes:

- Les géographies des montagnes dont il sera question s'inscrivent toujours dans l'un des deux grands registres du discours géographique que l'on a identifié depuis la Grèce antique; elles n'en sont somme toutes que des illustrations particulières: la démarche spatialiste qui tend à identifier les lois de la distribution des phénomènes montagnards, à la surface de la terre; et la démarche environnementale ou médiale qui privilégie l'analyse de l'interaction des phénomènes en un lieu.
- Ecartelées entre conceptions génériques et descriptions localisées, ces géographies posent en permanence la question du rapport entre les deux et, par conséquent, celle de la nature et de la pertinence de la catégorie "montagne" dans le langage géographique.

Nous reviendrons sur ce dernier point dans la partie suivante dans la mesure où il constitue une des pierres d'achoppement parmi d'autres du discours géographique sur la montagne dont nous avons annoncé l'étude.

### **1.1 Les géographes musulmans des premiers siècles et la notion de montagne**

La science arabe a légué quantité de descriptions géographiques du monde, et notamment une floraison de travaux publiés entre 850 et 1000 après JC, dont l'historien André Miquel a donné une analyse remarquable. Ces descriptions sont aujourd'hui moins célèbres que celles d'auteurs postérieurs, Al Idrisi (XIIe siècle) et Ibn Khaldun (XIVe siècle) notamment; mais elles constituent un corpus très cohérent et riche d'enseignements.

Comme dans beaucoup de géographies médiévales écrites par des auteurs chrétiens, les montagnes sont conçues comme étant l'œuvre de Dieu qui a souhaité procurer à la Terre un "squelette" général, ou une "charpente". Le Coran précise même que cette charpente est garante de la stabilité de la terre: "Il (Allah) a créé les cieux sans colonnes visibles; Il a jeté sur la terre des montagnes comme des piliers afin qu'elle ne branle pas et vous non plus..." (sourate 31).

L'analogie entre montagnes et charpente du globe suggère qu'elles sont toutes liées les unes aux autres. Ibn Hawqal écrit que « toutes les montagnes de l'univers sont en rapport entre elles et constituent des ramifications de la chaîne qui, sortie du pays de Chine, court droit à la mer Environnante, vers le Pays des Noirs, à l'Occident » (cité par André Miquel, p 50). Quand la continuité n'apparaît pas visible au sol, plusieurs auteurs pensent qu'il faut voir dans le tracé des dunes de sables le signe de leur présence souterraine<sup>2</sup>. L'abondance de montagnes et de dunes dans la péninsule arabique, terre de Mahomet, permet d'y voir le cœur général du système.

Par ailleurs l'énumération et la présentation détaillée de ces montagnes occupe parfois des pages entières, comme pour rendre compte du « raffinement même que le Créateur mit à la construction du monde et à le structurer jusqu'aux plus infimes extrémités de son immense corps » (André Miquel, 1980, p 9). Sont privilégiées celles qui présentent des formes remarquables et celles qui furent le théâtre d'événements de l'histoire sacrée. Par contre, l'altitude et, même, bien que dans une moindre mesure, la dénivellation, ne semblent pas des caractères importants. Pour toutes ces raisons, les descriptions géographiques font la part belle aux montagnes de Palestine, d'Arabie et plus généralement du Proche et du Moyen Orient.

On aura compris que les géographes arabes de la fin du premier millénaire chrétien accordent à la montagne une place considérable dans leur description et leur interprétation du monde. Elle est appréhendée comme signe et signature, signature du projet divin qui édifie la Terre à l'aide d'une charpente à sa mesure, signature de la bienveillance du Créateur à l'égard des hommes car la montagne protège. La montagne est aussi appréhendée par les vertus de la recherche des similitudes: similitude de structure entre charpente et système orographique, similitude de forme entre montagne et dune.

Illustration: carte de Ibn Haqwal

## 1.2 L'histoire naturelle du XVIIIe siècle, la causalité et le déterminisme physique<sup>3</sup>

L'histoire naturelle des XVIIe et XVIIIe siècle inaugure un autre rapport de l'homme de science à la montagne. Ce dernier ne se satisfait plus des récits légués par les anciens et les explorateurs, ni de l'idée que l'interprétation de la nature doit être guidée par la recherche des signatures divines, pour construire sa propre description. Le naturaliste recherche des principes d'ordre par l'observation directe et organisée; il se déplace, pénètre et gravit la montagne qu'il étudie, quitte à transgresser des interdits religieux. Là, il herborise, surtout s'il

---

<sup>2</sup> Cette idée subsistera très tard dans le XIXe siècle puisque Conrad Malte Brun se sent encore obligé de la dénoncer au début du XIXe siècle (Conrad Malte-Brun, 1832).

<sup>3</sup> Pour cette sous-partie ainsi que la suivante, on lira avec intérêt (Numa Broc, 1969)

est aussi médecin; ou bien il mesure la température et la pression dont il déduit l'altitude; ou encore il examine les affleurements rocheux et apprend à distinguer des familles de roches, à reconnaître des signes de la formation et de la transformation des montagnes.

Cette histoire naturelle investit massivement la montagne parce qu'elle lui sert de laboratoire de prédilection: les très rapides changements observés entre deux versants exposés de façon différente à la lumière du soleil, entre plusieurs niveaux altitudinaux et parfois entre différents substrats rocheux donnent le sentiment de pouvoir faire varier un ou plusieurs paramètres d'un système physique, à la manière de l'expérimentateur qui œuvre dans son laboratoire. Par ailleurs, il est une idée très répandue qui veut que la montagne soit un musée des formes héritées, que là plus qu'ailleurs, il serait possible de remonter les temps géologiques et ceux de la Création.

En matière de méthode, les naturalistes se forment aussi aux raisonnements logiques et aux outils de l'argumentation et de la démonstration. Les enseignements des pères fondateurs, Galilée, Bacon, Descartes ou Newton, ne demandent qu'à être mis en pratique. En montagne, la mise en œuvre de la pensée scientifique moderne fait triompher le principe de la causalité linéaire; le principal moyen que ces auteurs trouvent pour mettre en rapport leurs observations innombrables et diverses est de les rendre cause et conséquence les unes des autres: l'altitude est conséquence de l'orogénèse<sup>4</sup> dont l'explication est laissée aux divers auteurs de "Théories de la Terre"; par contre, elle est cause de la transformation de la qualité de l'air et de la diminution des températures, elles-mêmes cause de la sélection des espèces animales et végétales. Tout phénomène est la conséquence d'un autre et la cause d'un troisième. Cette stricte application du principe de causalité linéaire fait écrire à l'un d'eux, La Tourette, en 1770: "on pourrait (...) en quelque sorte déterminer la hauteur des montagnes en désignant les noms et les positions des plantes qu'elle produit" (cité par Numa Broc, 1969, p 181).

Cette pensée déterministe trouve ses applications les plus spectaculaires quand elle s'applique aux hommes. Et, certains auteurs n'hésitent pas à s'emparer de cette question. Le célèbre naturaliste français Giraud-Soulavie, auteur d'une remarquable *Histoire naturelle de la France méridionale* écrit en 1780: "Mais c'est sur l'espèce humaine surtout que se fait sentir l'influence des climats (...) Sur les sommets des hautes montagnes, l'homme (...) jouit de la santé la plus robuste: les espèces de maladies connues y sont peu nombreuses. C'est le climat de la forte constitution et de la santé. Tandis que dans le climat inférieur, toutes les maladies y ont établi leur règne (...) C'est en appliquant ce principe aux divers aspects sur lesquels l'homme se présente sur nos montagnes supérieures que nous expliquons la mortalité de nouveau-nés plus considérable que dans les pays inférieurs, le retard de l'âge à la puberté, le caractère de l'âge viril, la passion décidée pour le vin, le tabac, les liqueurs fermentées et les aliments de haut goût, l'état du génie relativement aux sciences (...) On conçoit aisément qu'un peuple séparé de dans ses montagnes du reste de la nation, enseveli sous la neige dans plusieurs endroits pendant six mois de l'année, sans commerce considérable avec ses voisins, devait offrir une histoire morale analogue à leur histoire naturelle".

Pour ces naturalistes, la montagne est donc d'abord et avant tout un cadre d'observation empirique de la nature, de mesure des phénomènes, et de mise en œuvre de la pensée causaliste dont les formes premières sont déterministes.

---

<sup>4</sup> Très rares sont ceux qui, avant la fin du XVIIIe ont l'intuition de l'ampleur des processus et des effets de l'érosion et aucun n'imagine encore qu'elle ait pu être d'origine glaciaire. L'orogénèse est donc de très loin le principal facteur incriminé pour expliquer les formes et l'ampleur du relief.

Illustration possible : carte du relief du Vivarais de Giraud-Soulavie extraite de Numa BROC, 1969, Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIIIe siècle, Paris, CTHS

### 1. 3 Philippe Buache ou la pensée causale appliquée à la cartographie

Philippe Buache est l'un de ces géographes-cartographes dont s'entourent les monarques du XVIIIe siècle avant que la cartographie ne devienne une compétence militaire et la géographie une discipline académique. Il doit pour une part cette reconnaissance à un travail monumental de compilation de récits d'exploration et de descriptions géographiques dont il ambitionne, comme beaucoup d'autres, de proposer une synthèse. En 1752, il présente à l'Académie des Sciences un *Essai de géographie physique* qu'il accompagne de cartes nombreuses de la France et de diverses parties du monde, ainsi que d'un planisphère.

On y voit représenté l'ensemble du monde connu, continents et océans, les uns et les autres découpés en bassins séparés de chaînes de montagnes. Comme beaucoup de ses contemporains et nombre de ses prédécesseurs, Buache est intrigué par la relative continuité des chaînes de montagnes qui courent à travers les continents. Le fait est connu depuis longtemps pour le continent eurasiatique; il est confirmé par les explorations américaines et africaines. Buache y voit, comme les géographes arabes déjà mentionnés, le signe d'une structure fondamentale qui a l'apparence d'une "charpente". Pour rendre compte de cette continuité et esquisser une distribution géographique des montagnes du monde, y compris pour les continents encore peu explorés, il propose d'en déduire la localisation de celle des bassins hydrographiques. Il se sert donc des "indices que fournissent les rivières" car "on ne peut douter (...) de la liaison et du rapport que les montagnes ont avec les rivières" (Cité par N. Broc, 1969, p 56). On retrouve là l'expression d'une pensée causale linéaire: les montagnes sont riches en sources; elles se situent donc à l'amont des cours d'eau; on peut déduire leur localisation de la connaissance et de la cartographie de ces bassins hydrographiques. Et pour Buache, le raisonnement vaut également pour les océans: les chapelets d'îles ne sont que la partie émergées de "montagnes marines" qui courent entre des bassins immergés.

Cette théorie connaît un extraordinaire succès dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; et on en trouve encore des traces au tout début du XXe siècle, notamment dans les atlas. On en comprend les raisons: elle est simple et peut aisément être mise en images; elle peut donner à penser qu'il est désormais possible de fonder un découpage naturel et rationnel du monde qui s'émancipe de l'arbitraire des divisions politiques; elle est déductive ce qui garantit une certaine scientificité. Malheureusement, elle est facile à invalider: la continuité des chaînes de montagnes n'est pas vérifiée y compris dans des régions bien connues de l'époque: pas de chaîne de montagne entre les bassins de la Loire et de la Seine par exemple; les principaux sommets ne se trouvent pas toujours aux points de contact des principaux bassins hydrographiques; etc. D'ailleurs, les naturalistes adeptes de la pratique du terrain et du raisonnement inductif se chargent de souligner ces défaillances.

Toutefois, elle mérite toute notre attention et ce pour plusieurs raisons: elle témoigne elle aussi, bien que d'une autre façon, de la séduction exercée par le raisonnement déterministe dans la pensée géographique et naturaliste; elle témoigne aussi de la proximité qui existe alors encore des préoccupations de géographie physique et des préoccupations de géographie politique: au milieu du XVIIIe siècle, la France a déjà et depuis longtemps mis en œuvre une politique internationale visant à caler ses frontières sur des "limites naturelles" (Daniel Nordman, 1998), au nom de la raison et de l'ordre naturel; elle témoigne aussi de l'efficacité

de la représentation cartographique dans la construction du discours géographique; elle témoigne enfin de la récurrence d'une manière de penser le rapport entre le général et le singulier dont on reparlera dans la partie suivante de ce texte.

Illustration: Ph. Buache *"Carte physique ou géographie naturelle de la France, divisée par chaînes de montagnes et aussi par terrains de fleuves et rivières"*, 1770.

#### **1.4 Alexandre de Humboldt ou la montagne comme illustration privilégiée de la méthode géographique**

Avec Alexandre de Humboldt, on retrouve la figure de l'homme de terrain, de l'ennemi des systèmes de pensée tout faits, à laquelle nous avait habitué l'histoire naturelle du siècle des Lumières. Mais sa contribution méthodologique et conceptuelle est sans doute plus importante encore que celle de ses prédécesseurs. Et elle assurément plus géographique, stricto sensu.

Humboldt est un voyageur passionné et un amoureux des montagnes. Sa vie le conduira dans des montagnes très différentes, les Alpes et les massifs germaniques d'abord, puis les Andes, les Appalaches et l'Asie Centrale. Il gravit plusieurs sommets remarquables, notamment le Chimborazo auquel il voue un culte particulier toute sa vie: à 70 ans, il se fait peindre en pied devant le profil du volcan. Il est un adepte de l'expérience directe du terrain aussi bien pour ses vertus intellectuelles que pour ses vertus sensibles.

Il est un opposant convaincu aux théories du genre de celles de Buache qu'il qualifiera de "fictions de géographes". Un de ses voyages les plus connus, et les plus décisifs de ce point de vue, est celui qui le conduit aux confins du bassin de l'Orénoque où il peut vérifier que non seulement aucune montagne ne sépare ce bassin de celui de l'Amazone, mais aussi qu'il existe un canal naturel entre ces deux bassins (Humboldt, 1811). Plus fondamentalement, il est méfiant à l'égard de toute description des montagnes du monde qui sacrifie la singularité des lieux et des massifs à un esprit de système qui n'en fait qu'une banale occurrence parmi d'autres. Ses critiques vont ainsi aux cartographes qui persistent à représenter les montagnes "à l'image des hiéroglyphes avec de petits mamelons"; d'eux, il dit qu'ils se comportent "comme des prêtres mongols, élevant des cairns et récitant des prières partout où les eaux se divisent".

Humboldt se veut réaliste et empiriste certes, mais certainement pas factuel, ni partisan de monographies descriptives. Il s'inspire en l'affinant de la méthode de travail des naturalistes pour pouvoir construire une connaissance générale des montagnes du monde à partir d'observations empiriques. Le phénomène qu'il privilégie dans ses travaux est celui de la "géographie des plantes" (Alexandre von Humboldt, 1807), autrement dit la distribution géographique des végétaux. Mais il ne conçoit pas cet exercice à la manière d'une flore, dans un but classificatoire<sup>5</sup>. Ce qui le guide, c'est "l'observation sur les rapports géographiques des végétaux, sur les migrations des plantes sociales, sur la limite des hauteurs à laquelle s'élèvent leurs différentes tribus vers la cime des cordillères" (Alexandre von Humboldt, 1811). Il est alors conduit à inventer la notion de milieu et celle d'association végétale.

---

<sup>5</sup> On trouvera dans (Jean-Marc DROUIN, 1993) une analyse comparative très clairvoyante des méthodes adoptées par Humboldt et un botaniste de renom qui est son contemporain, A. de Candolle.

Sa méthode se veut systématique: chaque mesure, chaque observation est rapportée à un système général de double localisation, localisation par "l'habitation", autrement dit la région du monde, et localisation par la "station", autrement dit le type de milieu dans lequel croît une plante. Cette méthode lui permet non seulement de comparer les caractères des stations d'altitude à travers le monde et les effets de leur localisation sur le globe sur la présence ou l'absence de telle espèce, mais aussi de comparer les milieux d'altitude avec d'autres milieux, notamment ceux des hautes latitudes et, de ce fait, de raccrocher la connaissance de la végétation de montagne à une géographie générale.

Son raisonnement est causaliste, mais multifactoriel: une association végétale de montagne est le produit d'un ensemble de données spatiales (altitude, longitude) qui détermine un ensemble de paramètres physiques (températures, précipitations, etc.) qui déterminent à leur tour les caractères de cette association. Certes le facteur altitudinal est très présent dans ses écrits; mais presque davantage par l'importance qu'il attache à la mention des altitudes, jusqu'alors peu connues, dans d'interminables "tables des hauteurs" (Alexandre von Humboldt, 1807), que pour sa valeur explicative. Les particularités d'une association sont in fine déterminées par des caractères spatiaux quantifiables qui ont valeur à l'échelle macro-géographique (l'échelle continentale) et à l'échelle micro-géographique (les limites d'un étage de végétation).

Très attaché aux représentations visuelles de la connaissance, Humboldt est moins original par son recours à la carte, qui est somme toute assez classique, que par sa créativité dans les coupes de relief et de végétation qui, mieux que la carte, parviennent à rendre compte des phénomènes d'étagement.

Illustration: *la coupe du versant du Pic de Teneriffe.*

## **1.5 La géographie régionale française à l'école des Alpes**

Un siècle après Humboldt, la géographie régionale de l'Ecole Française, dite aussi parfois géographie vidalienne, reprend pour partie à son compte le projet dessiné par le géographe allemand et l'idée qu'il se faisait de la valeur scientifique de la montagne. On retrouve ainsi chez nombre de géographes français l'idée que la connaissance géographique générale et la connaissance de lieux et de milieux particuliers doivent être construites de façon coordonnée et complémentaire.

On retrouve aussi un même méfiance pour l'application mécaniste et déterministe du principe de causalité: l'historien Lucien Febvre, qui dira de la géographie vidalienne qu'elle substitue le possibilisme au déterminisme, illustre longuement sa démonstration avec l'exemple de la montagne. Il met en garde les géographes du début du XXe siècle contre les formes de pensée qui conduisent à transposer à tous les environnements de montagne des observations et des analyses réalisées dans un contexte particulier, sous prétexte qu'ils relèvent tous de la même catégorie "montagne" (Lucien Febvre, 1922, pp 211-220).

On retrouve enfin un intérêt comparable pour les environnements de montagne qui s'explique par la variété, la diversité et l'ampleur des phénomènes géographiques rencontrés et par leur capacité à procurer des éléments de réflexion sur les relations et les enchaînements de phénomènes privilégiés par l'observation géographique. Dans ce domaine, la valeur accordée à la montagne est plus importante encore chez ces géographes que chez Humboldt dans la

mesure où ils ont largement concentré leur réflexions sur les interactions entre les hommes et les milieux naturels, et donc déplacé du côté des genres de vie et de l'identification des entités régionales la question de l'influence des environnements montagnards. La montagne tend alors à devenir un terrain privilégié d'observations et de positionnement disciplinaire: on a calculé que la moitié des thèses de géographie régionale soutenues en France entre 1900 et 1949 avaient porté sur la montagne (Catherine Bras et al., 1984), de même que les thèses dont les terrains étaient les moins étendus et les plus fouillés<sup>6</sup>; on peut être également frappé par le souci qu'ont de nombreux géographes de vouloir trouver des montagnes dans leur région de prédilection, même si elle semble mal pourvue dans ce domaine<sup>7</sup>; enfin, dans les ouvrages remarquables de géographie générale, il est fréquent de rencontrer des illustrations montagnardes qui ont autant valeur d'exemple que d'emblème d'un savoir géographique qui cultive la combinaison échelles locales et globales, faits de nature et faits humains dans la réflexion: la monographie que Jean Brunhes consacre au val d'Anniviers, dans les Alpes suisses, et qu'il reproduit dans sa *Géographie Humaine*, est remarquable à cet égard (Jean Brunhes, 1910 ; Marie-Claire Robic, 2001).

Mais, plus encore, c'est peut-être autour de l'adéquation parfois problématique des notions de montagne et de région que l'École française apporte une contribution importante. Dans quelle mesure le caractère montagnard d'un environnement naturel peut fonder et légitimer l'identification d'une région géographique ? La question est délicate à traiter et surtout, elle donne lieu à des réponses très contrastées. L'exemple des Alpes françaises le montre aisément.

Depuis la fin du XIXe siècle, la géographie insiste sur le découpage de la France en une dizaine de "grandes régions naturelles". Les Alpes font très régulièrement partie du lot, notamment dans le très emblématique *Tableau* de Vidal (Paul Vidal de la Blache, 1908), mais aussi dans les manuels scolaires de la première moitié du siècle (Isabelle Lefort, 1992). Raoul Blanchard en fait, depuis Grenoble, son principal objet de recherche sur lequel il publie énormément (Raoul Blanchard, 1938-1956). Le caractère le plus récurrent de ces publications est qu'elle tendent à montrer que les Alpes constituent un objet géographique dont la pertinence est endogène et réside dans les relations internes et intimes qui existent entre les phénomènes dont elles sont le théâtre: le relief, le climat, l'hydrographie, les modes de mise en valeur, les villes, etc. Toutes ses monographies régionales s'interrompent brutalement au pied de la chaîne, comme si au-delà se développait un *no man's land* géographique. Cette conception repose sur plusieurs croyances ou convictions: celle, passablement déterministe, du primat de la géologie dans le fondement des individualités géographiques; celle, stratégique, de la légitimité de connaissances construites dans un environnement universitaire inscrit dans l'objet géographique étudié; celle, plus politique, de la nécessaire régionalisation économique de la France sur la base de grands ensembles partageant des traits géographiques (Philippe Veitl, 1994). Avec Blanchard, la question de l'adéquation des notions de montagne et de région géographique se résout simplement dans le primat de la première sur la détermination de la seconde. Un processus comparable a conduit la géographie française du XXe siècle à faire du Massif Central une de ses régions de prédilection (Olivier Poujol, 1994).

---

<sup>6</sup> Le record en la matière étant détenu par la thèse d'André Allix sur l'Oisans (1929) qui compte plus de 600 pages pour un terrain dont l'extension excède à peine celle d'un canton.

<sup>7</sup> On pense entre autres à Pierre Flatrès qui tente l'exercice en Bretagne: "montagnes donc, malgré leurs faibles altitudes et les dénivellations minimales, montagne de justesse peut-être par la bande altitudinale comprise entre 300 et 385 mètres, montagne tout de même du point de vue humain parce qu'elle s'élève au-dessus des cultures, au-dessus des habitats". P. Flatrès, "Existe-t-il des montagnes bretonnes ?", *Revue de Géographie Alpine*, numéro spécial "Mélanges Veyret", 1980, pp 439-450.

Mais il existe une alternative dans l'Ecole française qui porte son attention sur les complémentarités et les flux plus que sur les objets homogènes pour concevoir la notion de région. Déjà Vidal, dans son *Tableau*, ne voyait dans les Alpes qu'un espace animé par les flux (eau, glaciers disparus, routes, etc.) et au travers des relations établies avec le couloir du Rhône et de la Saône d'une part, et la plaine du Pô de l'autre. Plus tard, un géographe comme André Cholley préférera construire une thèse de géographie régionale sur l'idée que "les Préalpes de Savoie et leur avant-pays", bien que distingués d'un point de vue morphologique comme le montre le titre, constituent une seule région géographique en raison de la complémentarité sociale et économique de ses constituants et de la polarisation de l'espace exercée par les petites villes situées à leur contact. Dès lors, l'adéquation entre les notions de montagne et de région géographique est conçue très différemment: la montagne participe d'un système de différenciation des entités naturelles; la région a pour fondement le principe de cohésion économique, sociale et culturelle; ce faisant, la combinaison des découpages conduit à une véritable problématisation de leur rapport, ce que l'approche blanchardienne occultait assez largement.

Illustration: le découpage des Alpes françaises par Blanchard cartographié par Pierre Méjean *La vie Alpine*, 1930

## **1.6 Les Andes péruviennes dans la combinatoire des structures élémentaires de l'espace**

La description géographique des pays andins a longtemps privilégié l'idée que l'espace était organisé en trois bandes orientées de façon méridienne: la *costa*, la *sierra* et la *selva*. Chacune correspond à un type de milieu singularisé par une combinatoire entre relief, climat et végétation d'une part et genre de vie ou modes de mise en valeur d'autre part. Cette tripartition repose sur l'idée que les objets géographiques sont d'abord et avant tout individualisés par les rapports de causalité existant entre les différents facteurs traditionnellement distingués par la géographie régionale.

Dans le volume de la Géographie Universelle du GIP-RECLUS consacré à l'Amérique latine (Claude Bataillon et al., 1991), le chapitre consacré au Pérou, rédigé par Jean-Paul Deler n'abandonne pas cette tripartition; mais il la complète par d'autres principes de différenciation de l'espace national: une différenciation zonale nord-sud, une structuration en "archipels" des unités micro-régionales, des axes de communication est-ouest mettant en relation des lieux appartenant à chacune des trois "bandes", la polarisation métropolitaine de Lima, etc. La plupart de ces principes de différenciation, empruntés à la table des chorèmes de Roger Brunet, sont de portée générale. Dans cette perspective, la montagne andine ne constitue pas une région géographique au sens où l'entend la géographie régionale de l'Ecole Française; elle devient une combinatoire singulière de schèmes géographiques génériques.

Illustration: Croquis de JP Deler dans la GU Amérique Latine, Hachette, p 281.

## **2. Les difficultés, les impasses et les enjeux de l'objectivation de la montagne en géographie**

Cette collection de discours géographiques n'a pas prétention à constituer une histoire de la notion de montagne pour cette discipline. Elle ne vise qu'à illustrer la diversité des façons de faire, première étape d'un questionnement méthodologique et épistémologique sur "la

montagne: objet géographique ?", et à identifier des problèmes et des enjeux récurrents sur lesquels il est désormais possible de s'arrêter. Ces derniers peuvent être différenciés selon trois plans, le plan de la sémantique, le plan de la méthode et le plan de la problématique. Les deux premiers seront traités à partir des illustrations données dans un premier temps; l'analyse du troisième constituera la dernière partie de ce texte en privilégiant l'étude de la recherche géographique de ces cinquante dernières années.

## 2.1 Enjeux de terminologie: définitions et conventions

Qu'on le veuille ou non, "la montagne" est d'abord un objet lexical. Il relève d'une langue, ici la langue française, et possède quantité d'équivalents, plus ou moins identiques, plus ou moins précis, unique ou divers, dans la plupart des autres langues pratiquées dans le monde. Il possède aussi des significations très différentes selon les locuteurs et les contextes dans lequel on l'utilise: bien qu'ils ne furent pas très explicites à ce sujet, Humboldt et Vidal, Buache et Blanchard ne partageaient probablement pas ni une définition, ni une conception commune du terme. Plutôt que de nous lancer dans une réflexion lexicologique ou linguistique, on s'intéressera ici aux implications de cet état de fait dans la construction du discours géographique et, au-delà, dans la conception même des problématiques disciplinaires.

Traditionnellement, en français<sup>8</sup>, le terme "montagne" désigne deux types d'objets géographiques très différents, justifiés par deux modes très différents d'appréhension intellectuelle.

- D'un côté, il désigne les plus grands reliefs de la surface de la terre. L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert désigne ainsi "les grandes masses ou inégalités de la Terre qui rendent sa surface raboteuse"; et deux siècles plus tard Pierre George écrit quelque chose d'analogue: "Partie saillante ou relief de l'écorce terrestre à la fois élevé (plusieurs centaines de mètres au-dessus de son soubassement), à versants déclives, et occupant une grande étendue (plusieurs kilomètres carrés au moins)" (Pierre George, 1974). Cette façon de faire consiste à regrouper dans une même classe ou catégorie un ensemble d'objets partageant quelques caractéristiques intrinsèques, généralement de volume, de pentes et, avec les progrès de la mesure physique à partir du XVIIIe siècle, de dénivellation ou d'altitude. La cartographie et la quantification sont les deux principaux outils de validation et de représentation de cette conception qui se veut objective et, par conséquent, indépendante de l'observateur.
- De l'autre, il désigne des éléments d'une structure paysagère différenciée, éléments situés en contrehaut du lieu d'où on les observe généralement, du lieu d'où on les nomme. C'est dans cette perspective, au sens propre et au sens figuré du mot, que l'on a baptisé la "Montagne de Reims", la "Montagne bourguignonne ou languedocienne", et quantité d'autres lieux-dits moins connus qui ponctuent aujourd'hui encore les cadastres et les cartes topographiques détaillées de France. C'est dans cette même perspective que le terme a pu désigner, en Savoie, les pâturages d'altitude, accueillant l'été

---

<sup>8</sup> Le dualisme du sens attaché au nom existe aussi dans d'autres langues: en anglais, en italien, en espagnol ou en arabe par exemple, langues pour lesquelles les termes équivalents peuvent désigner aussi bien des "objets" de grande ampleur, que de modestes éminences (Djebel Gueliz à Marrakech) ou une forme à l'horizon. Un géographe a récemment rappelé qu'en Equateur le mot *montana* peut désigner des "objets" aussi différents qu'un volcan d'altitude, une colline littorale et même un bois délaissé par la mise en valeur agricole (Sarmiento, RGA, p 74)

troupeaux et parfois habitants des villages environnants. Ce mode de désignation repose sur une appréhension de type paysagère de l'espace et de l'environnement.

Ces deux acceptions, et les conceptions correspondantes, coïncident parfois quand l'élément du paysage a les qualités objectives requises (les Pyrénées vues depuis Tarbes ou Pau), mais pas toujours: Le Tibet est généralement conçu comme une montagne-objet géographique alors qu'il n'est pas une montagne-objet paysager; la Montagne Sainte Geneviève est une montagne-objet paysager mais pas une montagne-objet géographique, du moins au sens où la géographie a conçu la notion de montagne durant l'essentiel de son histoire.

Depuis le le XVIIIe siècle, les géographes ont généralement ignoré ce dualisme, cherchant d'abord et avant tout à faire évoluer la signification du terme dans le sens des besoins sémantiques de la science moderne: un objet de science se devait d'avoir une consistance susceptible d'être caractérisée par des instruments de mesure, susceptible d'être représentée de manière à en révéler son état. Toutefois, quelques auteurs en font état, mais souvent sur le mode de l'ironie: "Le langage de tous les jours nous avertit de fâcheuses incertitudes en disant la Montagne Sainte Geneviève, la Montagne de Reims, aussi bien que les Montagnes Rocheuses, ou le Mont des Cats comme le Mont Blanc. Sans doute s'agit-il toujours de reliefs saillants; mais quoi de commun entre une taupinière et un grand sommet ? (...) Ces mots sont venus trop tôt dans la langue, quand le berceau du français ignorait les vraies montagnes et que personne n'éprouvait le besoin de mettre un ordre de grandeur parmi les aspérités de la surface terrestre" (Paul et Germaine Veyret, 1962).

L'adoption du mot "montagne" dans le lexique des géographes a donc correspondu à une restriction délibérée de son sens pour servir une certaine conception du savoir géographique. Mais, le procédé souligne deux paradoxes et une difficulté :

- Il y a là, pour les géographes de l'Ecole Française, un premier paradoxe qui consiste à condamner le "langage de tous les jours" alors que la plupart des représentants de cette même Ecole avaient antérieurement loué la clairvoyance dont témoignaient les populations locales dans leur façon de nommer les "pays", de révéler spontanément "cet enchaînement de rapports, partant du sol et aboutissant jusqu'à l'homme (qui constitue) l'objet propre de l'étude géographique" (Paul Vidal de la Blache, 1888) et de désigner ainsi quelques unes des "divisions fondamentales du sol français".
- Il y a là aussi dans cette captation du terme un paradoxe plus général à la géographie. Bien que depuis longtemps, elle en ait un terme-clef de description du relief et de différenciation régionale, la géographie n'est jamais parvenue à produire une définition précise et indiscutable de la montagne, une définition qui, conformément au projet scientifique dominant de la discipline, permette de dire à quelles conditions précises un lieu est ou n'est pas en montagne. On a pu recenser des centaines de définition, différencier quelques manières de concevoir cette définition<sup>9</sup>, observer la sophistication croissante des définitions proposées, toutes butent sur des impasses logiques. Raoul Blanchard en faisait déjà le constat en introduction d'un ouvrage qui pourtant affichait des ambitions considérables: « Une définition de la montagne est à peu près impossible à

---

<sup>9</sup> Pour davantage de précisions à ce sujet, on se reportera à plusieurs articles publiés dans deux numéros complémentaires de la *Revue de Géographie Alpine* (Bernard Debarbieux, dir., 1989) et (Bernard Debarbieux et François Gillet, dir., 2001)

"Quelle spécificité montagnarde" 1989-1 et "La montagne, un objet de recherches ?", 2001-2.

fournir » (dans la préface de Jules Blache, 1933). Et les coordonnateurs d'un ouvrage récent qui ambitionne de dresser un panorama général des montagnes du monde lui emboîtent le pas: « *l'incapacité des spécialistes à produire (pour la montagne) une définition rigoureuse de portée universelle a fréquemment conduit à d'interminables débats sans pour autant parvenir à des résultats satisfaisants* » (Bruno Messerli et Jack Ives, 1997, p2).

- Enfin, cette captation du mot et son incorporation dans un lexique savant qui a ses règles propres pose une difficulté à la géographie humaine quand elle se tourne vers des analyses qui partent des modalités d'appréhension de leur espace et de leur environnement par les individus et les groupes qu'elle étudie. C'est le propre de la géographie humaniste, phénoménologique et d'une partie de la géographie sociale et culturelle, notamment de la géographie touristique et religieuse. Dans cette perspective, le fait qu'un groupe social parle de "montagne" pour désigner un lieu, un objet ou une forme est intéressant en soi, indépendamment de ce que le discours géographique classique peut dire du caractère véritablement montagnard du lieu, de l'objet ou de la forme. L'appellation "montagne" signifie toujours quelque chose pour les personnes qui l'emploient et une analyse géographique de la désignation peut être mise en rapport avec une analyse des pratiques et des formes d'aménagement du référent de cette appellation. Nous avons tenté de le montrer à propos du Mont Royal, la "Montagne" de Montréal (Bernard Debarbieux et Claude Marois, 1998).

Dans ces conditions, force est de reconnaître que l'appréhension de la montagne comme objet de la géographie n'a jamais fonctionné que par une convention propre à la communauté. Il est conventionnel de fixer à 1000 pieds, comme ce fut longtemps le cas en Angleterre, la limite altitudinale au-delà de laquelle on se trouve en montagne. Tout aussi conventionnel de la placer à 1000m voire 2000m comme ce fut le cas pour la France ou pour les Andes. Il est conventionnel de considérer, comme vient de le faire un organisme britannique<sup>10</sup>, qu'on est en montagne quand un certain nombre de critères de pente et d'altitude sont retenus. Cela ne réduit en rien l'intérêt de l'exercice ni celui de la carte produite; mais cela ne contribue pas à une définition de la montagne. Tous les efforts réalisés pour circonscrire la montagne par la définition logique ou la cartographie apparaissent avec le recul comme autant de tentatives d'objectivation de ce qui est, de fait, une image moyenne de la communauté géographique, autrement dit à une représentation. Or cet état de fait, rarement reconnu par les spécialistes, ne réduit en rien l'intérêt scientifique des travaux réalisés. Il incite seulement à déplacer l'attention de la définition - sans doute impossible, probablement superflue - vers l'argumentation: à quoi cela sert-il de parler de montagne dans le discours géographique ? quel est le statut de la notion et du terme dans la description et l'argumentaire ? Nous le verrons dans la troisième partie.

Mais si le recours au terme "montagne" ne peut jamais être qu'une convention de langage, à défaut d'être un concept ou un catégorie d'objets identifiés selon des critères explicites, il n'est pas surprenant de constater que les attitudes et les manières de faire aient parfois du mal à se caler les unes sur les autres. Les compte-rendus de plusieurs colloques internationaux récents consacrés à la montagne (Martin Price, 1997; Bernard Debarbieux et François Gillet, 2001) ont mentionné la difficulté que les participants spécialistes d'aires géographiques différentes ont éprouvé à partager des éléments d'analyse et de diagnostic: le clivage entre pays du nord et pays du sud est récurrent; celui entre spécialistes d'Amérique Latine et spécialistes d'Asie

---

<sup>10</sup> Il s'agit du World Conservation Monitoring Centre, situé à Cambridge. On trouvera un descriptif de la méthode employée et une carte sur le site <http://www.unep-wcmc.org/habitats/mountains/background.htm>.

Centrale et himalayenne est également fréquent. Les spécialistes de l'Himalaya ont souvent exprimé les difficultés qu'ils rencontrent à tenter d'organiser une simple description des reliefs de la chaîne à l'aide des termes consacrés par le vocabulaire académique et à rendre compatible les terminologies anglaises et françaises. Par ailleurs, il est également frappant de constater que le recours au terme et à la catégorie "montagne" dans les intitulés ou les mots-clefs de la production géographique est très inégal selon les continents et les spécialités: il est très fréquent en Europe et dans l'aire méditerranéenne; il est moins fréquent et plus limité à la géographie physique en Amérique du Nord et en Océanie; il est souvent délaissé au bénéfice d'appellations géographiques singulières (Andes, Himalaya, Karakoram, etc.) en Amérique latine et Asie; il est assez rare en Afrique centrale, en Nouvelle Guinée, en Indonésie. Les conventions académiques diffèrent donc d'une aire géographique à l'autre en fonction de la nature des objets géographiques eux-mêmes, mais aussi et surtout en fonction des façons d'y faire référence et d'en problématiser l'étude.

## **2.2 Enjeux de méthode**

Plus que sur des questions sémantique et de nomenclature, les illustrations présentées dans la première partie de ce texte se différencient par leur façon respective de concevoir la pertinence générique et la pertinence singulière du recours à la notion de montagne.

### **Les façons de penser le rapport entre générique et singulier/particulier**

On peut distinguer trois façons de concevoir ce rapport:

- La géographie arabo-musulmane des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, la cartographie de l'époque classique dont Humboldt critique les "petits mamelons" symboliques et la théorie des bassins fluviaux de Philippe Buache ne pensent la montagne que comme une catégorie générique, une famille d'objets indifférenciés, ou faiblement différenciés par leur inégale historicité religieuse pour la première, et leur inégale importance dans la hiérarchie des chaînes ("principales", "de revers", etc.) pour la troisième. Chez ces auteurs, une montagne particulière n'est jamais que l'occurrence locale d'une catégorie de formes, conçues comme équivalentes. On parle à cet égard de raisonnement par subsumption.
- Avec les naturalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec Humboldt, Jean-Paul Deler, les auteurs de traités de géographie physique générale (De Martonne, 1909; Pierre Pech et Hervé Regnaud, 1994, etc.) et certains géographes de l'Ecole Française (Jules Blache, 1933; Pierre Deffontaines, 1947) une montagne n'est plus une occurrence particulière d'un système universel; elle est un agencement singulier de processus et de facteurs qui deviennent les objets même de la recherche scientifique et, le cas échéant, les objets pour lesquels on cherche à identifier des régularités et des lois. Autrement dit, pour de nombreux géographes de ces deux derniers siècles, les régularités sont généralement moins à rechercher dans l'état de montagne, que dans les phénomènes et processus plus ou moins universels dont elles soulignent l'existence.
- Par contre, pour les adeptes d'une géographie régionale peu curieuse de géographie générale, dont on sait qu'ils furent nombreux au sein de l'Ecole Française, une montagne est d'abord et avant tout un objet singulier dont on cherche à expliquer la singularité par des causalités spécifiques (telle localisation, telle décision princière ou étatique, tel peuplement, etc.). On

retrouve ici l'illustration de cette caractéristique assez partagée que fut le goût pour l'exceptionnalisme et la démarche idiographique.

On aura remarqué que parmi les trois façons de faire distinguées ici, la première est la plus ancienne et peut sembler anachronique, au moins en géographie<sup>11</sup>. Pourtant c'est bien celle qui apparaissait la plus confortable pour envisager une "géographie générale des montagnes" ou pour attester du fait que la montagne soit un objet géographique. Car pour les deux autres façons de faire, il est plus délicat de faire de la montagne un objet générique soit parce que ce sont plutôt les phénomènes dont elle est le théâtre qui sont génériques, soit parce que l'exceptionnalisme d'une certaine géographie régionale rend peu pertinente une réflexion de ce type.

Or paradoxalement, c'est depuis une trentaine d'année et plus clairement encore, au cours des années 1990, que la montagne semble (re-)devenue un objet de recherche générique qui mobilise la communauté scientifique internationale. Dans les années 70, deux très ambitieux programmes - l'International Biological Program, portant sur la modélisation des processus naturels, et le programme MAB financé par l'Unesco, intitulé « Study of the impact of human activities on mountain (and tundra) » (Martin Price, 1995) - ont mobilisé des chercheurs spécialistes d'aires géographiques très différentes pour tenter une analyse comparative des systèmes montagnards. Dans les années 1990, à la faveur de la conférence de Rio et de l'agenda 21, la montagne, identifiée comme un "écosystème fragile" et l'objet privilégié de politiques de développement durable, devient l'objet d'une attention internationale de la communauté scientifique, des organisations non-gouvernementales et des institutions. Deux ouvrages de synthèse sont publiés successivement, l'un pour donner un état des montagnes du monde en guise de matière à réflexion aux participants de la conférence (Peter Stone, 1992), l'autre pour proposer un état de la recherche et les connaissances sur les montagnes du monde cinq ans après la conférence de Rio (Bruno Messerli et Jack Ives, 1997). Et plusieurs appels pour fonder une "montologie" ont été lancés (Bruno Messerli et Jack Ives, 1997; Fausto Sarmiento, 2001).

Si la richesse et l'intérêt de la plupart des recherches conduites dans ce nouveau contexte est indiscutable, la pertinence scientifique de l'ambition reste à démontrer: d'une part, les difficultés de l'exercice en terme de terminologie, de méthodologie et d'épistémologie sont loin d'être contournées; d'autre part, cet effort international repose sur des bases idéologiques et politiques très prégnantes qui, si l'on en croit certaines analyses récentes (Catherine Aubertin, 2001; David Barkin et Michèle Dominy, 2001) tendent à prendre la pas sur la pertinence proprement scientifique de ces programmes.

### **Les différentes voies d'une réflexion sur les types de montagne**

A défaut de définition universelle, les géographes ont généralement cherché à traiter de ce rapport entre géographie régionale et géographie générale des montagnes en construisant explicitement ou implicitement leur réflexion à partir de l'idée de type.

Longtemps, ils ont fonctionné à l'aide d'un **prototype**, autrement dit une chaîne de montagne particulière qui avait valeur de modèle d'interprétation et d'étalon pour évaluer le caractère

---

<sup>11</sup> car elle garde toute sa valeur en géologie par exemple, depuis l'adoption de la théorie de la dérive des continents de Wegener comme principe explicatif de la formation et de la distribution des montagnes actuelles ou passées.

montagnard des autres chaînes. Pour des raisons liées à l'ancienneté de sa découverte scientifique et à l'ampleur des phénomènes qu'on y rencontre, les Alpes ont été cette chaîne particulière : quantité d'autres chaînes - les Pyrénées, le Caucase (Marina Frolova, 2001), les Carpathes (Emmanuel de Martonne, 1920) les Rocheuses, les "Alpes" néo-zélandaises (Nicolas Jeanneret, 1984) - et parfois l'ensemble des montagnes du monde (Jules Blache, 1933) voire la définition même de la montagne (Paul et Germaine Veyret, 1962) ont été étudiées en fonction de la connaissance déjà construite dans et pour les Alpes. Au sein des Alpes elles-mêmes, c'est souvent la partie helvétique qui a servi de prototype: "Les Alpes françaises (...) montrent de l'Arve à la Méditerranée une atténuation progressive de tous les caractères des Alpes helvétiques" (Emmanuel de Martonne, 1925, p 128). Cette façon de procéder a été battue en brèche à la fois en raison de ses limites méthodologiques - quantité de chaînes de montagnes, y compris les chaînes dites alpines, partagent très peu de caractères avec les Alpes - que de sa portée idéologique - de nombreux chercheurs nord-américains et plus encore latino-américains et du monde himalayen récusent cette méthode emprunte d'idéologie post-coloniale.

Le recours à des **modèles** généraux et à des **types-idéaux** a été rare en géographie; la plupart des cas connus ayant une portée limitée à une aire géographique donnée, comme le monde andin (par exemple Morlon, 1992), et alpin (Maryvonne Le Berre et Jean David, 1987). Cette réserve des géographes s'explique encore et toujours par la difficulté qu'ils rencontrent dans l'identification de dynamiques ou de caractères communs à l'ensemble des montagnes, surtout quand le nombre de facteurs et de critères devient très important comme dans le cas de la géographie régionale.

A défaut de parvenir à concevoir un type unifiant de la diversité constatée empiriquement, la méthode géographique a privilégié les **typologies**. Plusieurs sont bien connues comme le distinguo entre hautes et moyennes montagnes, tant elles ont été diffusées par l'enseignement, et, pour certaines, violemment critiquées comme le distinguo entre montagnes dites "jeunes" ou "de formation récente" et montagnes dites "vieilles" ou "anciennes". Il est intéressant de constater une fois encore que ces typologies conventionnelles ont toujours été éphémères et qu'à ce jour, aucune d'entre elles, ne semble recevoir l'agrément d'une majorité de la communauté scientifique internationale<sup>12</sup>

Cette prudence, parfois récente, n'a pas été de mise dans les **manuels** scolaires de l'enseignement primaire et secondaire et, de façon générale, dans les ouvrages de vulgarisation. Ici, le recours aux prototypes, aux stéréotypes et aux typologies sommaires, texte et images à l'appui, a été très puissant et durable.

#### *Illustrations : manuels de vulgarisation*

Les enjeux sémantiques et méthodologiques sont donc d'importance. Toutefois, traités isolément, ils sont pas reflétés dans toute leur dimension scientifique. Pour y parvenir, il convient de rendre compte d'enjeux englobants qui se rapportent aux problématiques de l'analyse géographique. Ceux-ci sont traités dans la troisième partie, en guise de synthèse et de mise en perspective générale.

---

<sup>12</sup> Par contre, les typologies visant à distinguer des sous-ensembles au sein d'une même chaîne de montagne ou d'un même versant - étages écologiques, étages morphodynamiques, géosystèmes superposés, etc. - (Pech et Regnaud, 1992, p 406) ont été beaucoup plus largement et durablement adoptées; mais elles ne fournissent pas de solution logique au problème posé plus haut.

### **3. Les statuts de la notion de montagne en géographie**

Une des leçons de ce qui précède qu'il convient de garder à l'esprit dans cette dernière partie est qu'il existe une grande diversité des approches géographiques de l'objet montagne, que cette diversité tient moins aux thèmes ou aux facteurs privilégiés (hydrologie, géomorphologie, géographie politique, géographie économique, etc.) qu'à la structure et à la cohérence des discours et des démarches.

Au risque d'être réducteur et de ne pas être exhaustif, on tentera une typologie des statuts de la montagne dans les problématiques de la géographie contemporaine. Aucun de ces statuts n'est exclusif, ce qui signifie qu'ils peuvent se combiner et désigner des éléments de nature différente au sein d'un même type de recherche géographique.

#### **3.1 la montagne comme référent spatial commode**

Le statut de référent spatial est sans doute le plus pauvre de tous, mais aussi le plus fréquent. Il se retrouve dans des discours qui n'ont pas besoin de la notion de montagne pour afficher leur cohérence et qui n'y ont recours que pour faciliter la compréhension du lecteur, notamment en matière de localisation. Ces discours sont très divers: on les trouve en géographie physique, chez De Martonne (Emmanuel de Martonne, 1909) ou Demangeot (Jean Demangeot, 1992) par exemple qui, dans leurs manuels respectifs de géographie physique générale, traitent du "relief du sol" et des "types de relief" sans presque jamais citer le terme "montagne"<sup>13</sup>. Il leur est à peine utile pour concevoir et exposer leur typologie des reliefs fondés sur leur genèse plutôt que sur leurs états; on les trouve aussi en nombre dans les travaux de géographie humaine thématique (industrielle, urbaine, etc.) ou des approches d'analyse spatiale. Malgré leur diversité thématique, ces travaux partagent le caractère de mentionner le terme, sans jamais voir dans son référent, souvent très imprécis, une valeur explicative décisive. Ces travaux ne se définissent pas par rapport à la montagne pas plus qu'ils ne contribuent à sa définition, ni à sa problématisation. La notion est, de leur point de vue, sans grand enjeu.

#### **3.2 la montagne comme cadre d'étude de phénomènes individualisés**

La montagne est "cadre d'étude" quand elle est considérée comme un environnement propice à un travail scientifique, mais sans qu'elle soit problématisée en tant que telle, sans qu'elle soit elle-même visée dans le travail produit. Ce statut fut celui accordé à la montagne par beaucoup de naturalistes puis de géophysiciens entre le XVIIIe et le XXe siècle: de très nombreux travaux portant sur la structure de l'atmosphère, la variation de rayonnement solaire, le gradient de pression, la mécanique des roches ont ainsi pris place en montagne pour bénéficier de conditions d'observations favorables. La montagne est alors pour partie assimilable à un laboratoire naturel, grâce notamment à son déploiement vertical. Mais en tant que telles, ces recherches sont très peu géographiques.

Toutefois on remarquera que la géographie est concernée à deux titres: d'abord, certains thèmes de recherche, longtemps considérés comme relevant de la géographie physique car

---

<sup>13</sup> Par contre, le terme apparaît vraiment et prend une certaine consistance dans le discours quand l'auteur traite du climat et de la végétation. Ainsi, De Martonne introduit le chapitre intitulé "le climat alpin" par cette phrase: "dans l'étude des types de climat, nous avons retrouvé partout l'influence des montagnes" (p 307).

susceptibles d'être traités du point de vue de leur localisation et des interactions localisées qui s'y produisent, ont tendu à passer entre les mains de chercheurs d'autres disciplines, les sciences de l'univers notamment. C'est le cas de la glaciologie ou d'une grande partie de la climatologie contemporaines. Par ailleurs, certains travaux géographiques de ces dernières décennies ont été tentés par ce type de spécialisation des démarches au risque de perdre une partie de leur caractère disciplinaire: c'est le cas de travaux consacrés à l'évolution de la biodiversité ou à l'étude du manteau neigeux par exemple. Dans ces conditions, la production géographique contemporaine n'est pas toujours étrangère à cette attitude qui consiste à considérer la montagne comme cadre d'étude de phénomènes individualisés. Cette recherche se dit alors volontiers "en montagne".

### **3.3 la montagne comme système d'interactions localisées**

Considérer la montagne comme le cadre d'étude ou le produit de systèmes de phénomènes en interactions constitue la façon la plus constante de Humboldt à aujourd'hui d'envisager la montagne comme objet géographique d'un point de vue disciplinaire. Cadre d'étude ou produit de ces systèmes d'interaction ? La différence est importante d'un point de vue conceptuel; mais elle n'est pas toujours traitée comme telle par les géographes. Beaucoup n'explicitent pas la différence qu'il y a à considérer la montagne tantôt comme une simple forme topographique sur lesquels se manifestent des phénomènes d'un autre ordre, tantôt comme le fruit de l'interaction plusieurs de ces phénomènes, y compris topographiques. " Une montagne est, avant tout, un grand accident de terrain, un relief qui bouche l'horizon: le volume saillant et son corollaire la pente sont à la base du concept de montagne. Ce n'est que secondairement, et parce que le volume saillant pénètre nécessairement dans des couches plus élevées de la troposphère, que la montagne se définit par un étagement bioclimatique", (DEMANGEOT, 1992, p 160)

Ce statut est celui qui est conféré à la montagne pour des spécialités très différentes de la géographie: la géomorphologie, surtout quand elle devient attentive aux influences climatiques (étude des paléoclimats de montagne, des manifestations périglaciaires sur les versants, etc.); la climatologie surtout quand elle étudie les variations rapides engendrées par les reliefs et l'orientation; la géographie de la population quand par exemple elle rapporte la distribution des lieux d'habitation aux conditions topographiques et climatiques; les recherches consacrées au développement durable des régions de montagne, etc. Mais elle constitue aussi et surtout le fondement de la géographie régionale consacrée aux régions de montagne. Le recours aux concepts de paysage ou de géosystème atteste généralement de ce statut. Dans cette perspective, la montagne est susceptible de retrouver le statut de laboratoire qu'elle avait acquise en d'autres temps et pour d'autres projets scientifiques: Si la montagne constitue "un mode spécial, c'est parce qu'elles représentent en miniature, sur de courts espaces un échantillon de tous les paysages du monde" (Pech et Regnaud, 1992, p 396). Quand elle a ce statut, la montagne est indiscutablement un véritable objet de recherche géographique. D'ailleurs, cette recherche géographique se dit volontiers "de" montagne ou "sur la" montagne.

### **3.4 la montagne comme terme géographique d'une relation/interaction spatiale**

Un très grand nombre de travaux géographiques s'intéressent à la montagne dans sa capacité à différencier une étendue donnée ou à être différenciée au sein de cette étendue. Elle est donc

plutôt conçue comme un terme d'un différentiel spatial et de dynamiques de différenciation, et ce type de travaux fixent surtout leur attention sur les échanges, les relations et les interactions spatiales.

Ce type de statut est attaché à la montagne pour des thématiques aussi diverses que l'hydrologie (au travers de l'orientation dominante de la recherche vers les relations dites "highlands-lowlands"), la gestion, l'exploitation commerciale et la protection des ressources naturelles, les pratiques et l'aménagement touristique (Jean-Paul Guérin, 1984; Rémi Knafou, 1978). On en trouve également des illustrations dans la géographie qui procède à l'aide de modèles spatiaux (de type centre-périphérie, aires d'influence, etc.) comme dans le *Pérou* de Jean-Paul Deler.

### **3.5 la montagne comme objet de "géographie totale"**

Il est plus rare que les travaux géographiques combinent les deux regards développés dans les points précédents (3.3 et 3.4). Cela ne tient pas à une quelconque impossibilité théorique ou méthodologique, mais plutôt aux habitudes des chercheurs qui se cantonnent volontiers dans l'une ou l'autre des postures de recherche.

Toutefois, cette curiosité s'est développée depuis une vingtaine d'années avec le développement des recherches consacrées aux changements globaux, notamment de nature climatique, économique et culturelle. En effet, dans beaucoup de travaux, la montagne apparaît comme un révélateur de l'un ou l'autre de ces changements, notamment en raison de la fragilité de certains équilibres naturels ou sociaux que l'on y rencontre. De nombreux travaux consacrés au changement climatique prennent les glaciers et la localisation de quelques espèces végétales de montagne pour témoins d'un réchauffement climatique de la planète (Martin Beniston, 1994). D'autres étudient la transformation des économies traditionnelles avec l'ouverture des marchés et le développement du tourisme international (par exemple Isabelle Sacareau, 1997).

Ce façon de problématiser l'objet montagne en géographie gagne à incorporer une réflexion sur les échelles et les ordres de grandeur (Jean Tricart, 1965; Yves Lacoste, 1976). En effet, la notion "montagne" ne réfère généralement pas aux mêmes phénomènes, ni aux mêmes processus selon qu'on la pense à une échelle planétaire (1er ordre de grandeur pour Tricart), à une échelle métrique (7e ordre de grandeur) ou à des échelles intermédiaires. Et elle suppose souvent l'adoption de problématiques différentes: plus l'échelle sera petite, plus la géographie tendra à étudier la montagne dans ses interactions avec son environnement; plus l'échelle sera grande, plus elle tendra à étudier les phénomènes intra-montagnards. Une manière de faire de la montagne un objet de géographie totale serait de chercher à prendre en compte simultanément plusieurs ordres de grandeur en fonction desquels peuvent être étudiés un phénomène ou une interaction.

### **3.6 la montagne comme représentation**

Enfin, la montagne peut être un objet géographique à un tout autre titre et disposer d'un autre statut. Elle peut être appréhendée comme représentation sociale ou culturelle (voir psychique pour les tenants d'une géographie de l'individu) et relever à ce titre d'une problématique géographique si l'analyse qui en faite porte sur la spatialité de ces représentations ou leur

rapport avec les pratiques ou l'action. Dans ces conditions, le statut de la montagne diffère radicalement des précédents: la montagne n'est plus un objet matériel constitué par la pensée scientifique et dont la pertinence serait validée par la méthode scientifique; elle est un objet de pensée, susceptible de prendre le cas échéant une forme matérielle (une carte, une image, un croquis, etc.) dont le pertinence est évaluée par les systèmes de pratiques et de sens de ceux qui les élaborent ou les adoptent. "La montagne est une montagne par le rôle qu'elle joue dans l'imaginaire populaire" (Roderick Peattie, 1936)

Cette perspective a donné lieu à quantité de travaux différents en géographie et dans les sciences littéraires et sociales voisines: travaux sur les conditions historiques, géographiques et culturelles de la naissance du paysage de montagne comme forme artistique; sur l'imaginaire touristique de la montagne (Jean-Paul Guérin et Hervé Gumuchian, 1978; Michel Chadeaud, 1988; Xavier Piolle et al., 1992); sur le rôle de ces imaginaires dans l'élaboration des politiques d'aménagement et de protection de la montagne (Jean Paul Guérin, 1984); sur les représentations et les pratiques d'un élément naturel (Hervé Gumuchian, 1983); sur les politiques publiques conduites dans divers contextes nationaux ou communautaires (Nouredine Naciri, 1999; Olivier Dollfus, 1989); etc.

Cette perspective invite aussi à réfléchir au statut des représentations scientifiques par rapport aux représentations sociales ou institutionnelles de la montagne. Dans quelle mesure les discours scientifiques sur la montagne sont-ils influencés par les représentations sociales et politiques de leur temps (Catherine Aubertin, 2001; Marie-Claire Robic et Bernard Debarbieux, 2001) ? Dans quelle mesure, ces discours influencent-ils en retour les regards que les sociétés portent sur leur environnement, notamment par le biais de la vulgarisation et de l'enseignement ? Les travaux suscités par ce genre d'interrogation incitent à nuancer l'idée qu'il existe un clivage radical entre représentations savantes et représentations sociales et, par conséquent, une profonde différence de nature entre la montagne des géographes et les montagnes du sens commun, de l'expérience collective ou des représentations sociales.

## **Conclusion**

L'invocation de la montagne comme objet géographique pertinent s'est donc faite et continue de se faire selon des registres scientifiques très différents dans la discipline. Sous des allures de référence relativement banale, pour ne pas dire "naturelle" et anodine, ces discours géographiques frappent par la diversité de leur problématisation. Ce constat nous rappelle combien la géographie, loin de décrire des entités évidentes, gagne à se déprendre de ces évidences, même et surtout quand elles relèvent du sens commun et de l'expérience sensible comme dans le cas précis de la montagne, pour construire (ou déconstruire) son discours sur ses propres objets de prédilection.

## Bibliographie

- AUBERTIN (C.), 2001, "La montagne, un produit du développement durable", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°2, pp
- BARKIN (D.) et DOMINY (M.), 2001, "Les régions montagneuses: terres de refuge ou écosystèmes pour l'humanité ?", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°2, pp 67-72
- BATAILLON (C.), DELER (J.P.) et THERY (H.), 1991, *Géographie Universelle: Amérique Latine*, Paris-Montpellier, Hachette-RECLUS.
- BENISTON (M.), 1994, *Mountain environments in changing climates*, Routledge : London.
- BLACHE (J.), 1933, *L'homme et la montagne*, Paris, Gallimard.
- BLANCHARD (R.), 1938-1956, *Les Alpes occidentales*, Grenoble, Arthaud, 7 tomes et 11 volumes.
- BOUGHALI (M.), 1974, *La représentation de l'espace chez le Marocain illettré*, Afrique Orient
- BRAS (C.), LE BERRE (M.) et SGARD (A.), 1984, "La montagne, les géographes et la géographie", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, tome 72.
- BROC (N.), 1969, *Les montagnes vues par les géographes et les naturalistes de langue française au XVIIIe siècle*, Paris, CTHS
- BRUHNES (J.), 1910, *La géographie humaine*, Paris, Félix Alcan
- CHADEFAUD (M.), 1988, *Aux origines du tourisme dans les pays de l'Adour: du mythe à l'espace*, Pau.
- DEBARBIEUX (B.), dir., 1989, « Quelles spécificité montagnarde ? », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°1.
- DEBARBIEUX (B.) et MAROIS (C.), 1997, "Le Mont Royal : forme naturelle, paysage et territorialités urbaines", *Cahiers de Géographie du Québec*, vol 41, pp. 171-197.
- DEBARBIEUX (B.) ET GILLET (F.), dir., 2001, « La montagne, un objet de recherche ? », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°2.
- DEFFONTAINES (P.), 1948, "Contribution à une géographie humaine des montagnes", *Revue de Géographie Humaine et d'ethnologie*, Paris, Gallimard.
- DEMANGEOT (J.), 1992, *Les milieux "naturels" du globe*, Paris, Masson, 4e édition.
- DE MARTONNE (E.), 1909, *Traité de géographie physique*, Paris, Armand Colin.
- DE MARTONNE (E.), 1921, "La nouvelle Roumanie", *Annales de Géographie*, pp 1-31
- DE MARTONNE (E.), 1925, "Les divisions naturelles des Alpes", *Annales de Géographie*, Paris
- DOLLFUS (O.), 1989, « Réalités et perceptions comparées des Andes au Pérou et en Colombie », *Revue de Géographie Alpine*, tome 76, 1989 n°1-2-3, p. 171-186.
- DROUIN (J.M.), 1993, *L'Ecologie et son histoire*, Gallimard, Champs.
- FEBVRE (L.), 1922, *La Terre et l'évolution humaine, Introduction géographique à l'histoire*, Renaissance du Livre (réédition par Albin Michel en 1970).
- FROLOVA (M.), 2001 (à paraître en décembre), « La représentation et la connaissance des montagnes du monde : Pyrénées et Caucase au filtre du modèle alpin », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°4.
- GEORGE (P.), 1974, *Dictionnaire de la Géographie*, Paris, PUF
- GIRAUD-SOULAVIE (J.L.), 1780, *Histoire naturelle de la France méridionale*, 8 volumes, Paris.
- GUERIN (J.P.), 1984, *L'aménagement de la montagne en France*, Gap, Ophrys
- GUMUCHIAN (H.), 1983, *La neige dans les Alpes françaises du nord*, Grenoble, Cahiers de l'Alpe
- HUMBOLDT (A. von), 1807, *Essai sur la géographie des plantes*, réédition en 1990 par Erasme.

- HUMBOLDT (A. von), 1811, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait en 1799 et 1800 fait par A. De Humboldt et A. Bonpland*. Réédition en 1961 par le Club des Libraires de France, 1961.
- KNAFOU (R.), 1978, *Les stations intégrées de sports d'hiver*, Paris, Masson.
- LACOSTE (Y.), 1976, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero
- LE BERRE (M.) et DAVID (J.), 1987, *La montagne française : espace et aménagements*, Documentation Française, n°6090.
- LEFORT (I.), 1992, *La lettre et l'esprit: géographie scolaire et géographie savante*, Paris, CNRS
- MALTE BRUN (C.), 1832, *Traité élémentaire de Géographie*, Bruxelles, Meline
- MESSERLI (B.) et IVES (J.D.), 1997, *Mountains of the world: a global priority*, Parthenon, London. Traduction française: *Les montagnes du monde*, 1999, Grenoble, Glénat.
- MIQUEL (A.), 1980, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11e siècle*, EHESS, Paris. La pagination renvoie au troisième et dernier volume de cet ouvrage.
- NACIRI (N.), 1999. "Territoire: contrôler ou développer, le dilemme du pouvoir depuis un siècle", Paris, *Monde arabe Maghreb-Machrek*, 164: 9-35
- NORDMAN (D.), 1998, *Frontières de France*, Paris, Gallimard
- PEATTIE (R.), 1936, *Mountain Geography, a critique and field study*, Cambridge, Harvard University Press.
- PECH (P.) et REGNAULD (H.), 1992, *Géographie physique*, Paris, PUF.
- PIOLLE (X.) et al., 1992, *Pratique de la montagne et société urbaine*, Grenoble, Dossiers de la RGA n°7.
- POUJOL (O.), 1994, "L'invention du Massif Central", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, tome 82, n°3, pp 49-62.
- PRICE (M.), 1995, *Mountain Research in Europe: an Overview of MAB Research from the Pyrenees to Siberia*, UNESCO and Parthenon: Paris and Casterton, UK, 230p
- PRICE M. (ed.), 1999, *Global change in the Mountains*, New York, London : Parthenon Publishing
- ROBIC (M.C.) et DEBARBIEUX (B.), 2001, "Les géographes inventent les Alpes », *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°4.
- SACAREAU (I.), 1997, *Porteurs de l'Himalaya*, Paris, Belin
- SARMIENTO (F.), 2001, "Les enjeux de la recherche sur les montagnes en matière de terminologie et de connaissances", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, n°2, pp 73-77.
- STONE (P.B.), 1992, *The State of the World's Mountains: a global report*, Zed Books Ltd, London, 391p
- TRICART (J.), 1965, *Principes et méthodes de la géomorphologie*, Paris, Masson.
- VEYRET (P. et G.), 1962, "Essai de définition de la montagne", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble.
- VEITL (Ph.), 1994, "Raoul Blanchard: dire et faire les Alpes", *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, tome 82, n°3, pp 81-94
- VIDAL DE LA BLACHE (P.), 1888, "Des divisions fondamentales du sol français", *Bulletin Littéraire*, numéro du 10 octobre.
- VIDAL DE LA BLACHE (P.), 1908, *Tableau Géographique de la France*, Réédité par Taillandier, Paris.